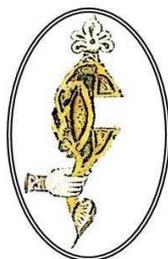


FAITS POUR LA JOUISSANCE / ZORAN ĐERIĆ

## FAITS POUR LA JOUISSANCE



СТВОРЕНИ ЗА УЖИВАЊЕ / STVORENI ZA UŽIVANJE

ZORAN ĐERIĆ

CHOIX DE POÈMES

TRADUIT PAR BORIS LAZIĆ



L'IMPOSSIBLE

(Mallarmé)

je ne puis entrer. je ne puis entrer  
ne le puis-je

voici l'amour et la mort. voici l'(ina)ttendu  
voici l'ensemble des mots connus et un inconnu  
voici le temps. voici le temps  
voici le règne de la clarté. voici le mystère  
protecteur  
voici la présence des choses. voici le son pur  
(encore un peu d'intimité et de sens – *dans ce genre  
d'intimité  
le sens ne fait que s'affermir*)  
voici tes exigences. voici l'oreille ouverte telle  
un coquillage  
voici l'exilé et la route. voici la plante de pied lointaine  
(encore un peu d'étrangeté et de terrible – *un peu de  
ces invisibles  
cendres qui m'attristent*)  
me voici moi-même. et voici mon langage

FAITS POUR LA JOUISSANCE

nous sommes nus et transpercés dans le jardin  
tu respirez l'incrédulité, la peur  
de l'enfer, du péché  
ne craint pas le mal, laisse-toi aller  
mon amour, comme Chagall, celui  
qui est à la campagne, auquel  
parviennent le lait chaud  
et le beuglement des vaches,  
la sueur des jeunes paysannes – à ces grands yeux  
le bêlement, la nostalgie, le poétisme,  
le lyrisme  
et les maisons sont à l'envers, les gens sont à l'envers  
abandonnons-nous au près, aux couleurs  
vives, prêtent pour le portrait, la figure

ou l'acte, préférant le paysage à la nature morte,  
sans soucis du volume, sans soucis de la lumière  
et de l'ombre,  
qu'est-ce qui correspondrait le mieux  
à la construction psychique de notre talent :  
le dessin, le graphique, le tableau, la sculpture ?  
sommes-nous une mesure juste, régulière, agréable au regard ?

Van Gogh conviendrait à mon rythme,  
Gauguin à ton ouïe et à tes seins,  
Pour le croquis – Matisse, pour le rêve – Giorgione  
Et le sein de la Madone Litta de Léonard

tu peux toi-même choisir ta place  
dans cette grande tache obscure (ou s'agit-il de la nuit)

#### SEDIMENT, PREMIER

Quelque chose pourrait-il t'arriver, à toi ?  
Tu iras jusqu'au bout sans entrave.  
Peu de choses te traversent de toute façon.  
Il en est encore moins qui se sédimentent.

L'image est blême autour de ton cou,  
et même si je vois quelqu'un  
sur la toile,  
le cavalier  
sur le cheval  
cabré  
aux pieds arrières broyés  
est étêté.  
Et il n'y a pas d'herbe  
sur laquelle  
il pourrait flancher  
quand se dissiperont  
la brume et la passion.

D'un côté tu es celui  
qui sans membres regarde  
et de l'autre celui qui

s'abat sur d'énormes seins, laiteux  
et incorporels. Puis s'abattent  
sur vous des oiseaux – afin de chanter  
ou dépecer.

#### SEDIMENT, SEPTIEME

Et lorsque je demandais ce que tu portais,  
pourquoi n'as-tu pas dit : l'homme et l'oiseau ?  
pourquoi n'as-tu pas dit : l'homme et l'oiseau  
et deux têtes d'animaux, l'une  
mordant l'autre ?

Et lorsque je demandais à propos du cri  
qui suivaient les mouvements de ton corps,  
pourquoi n'as-tu pas montré les petites veines  
qui frémissaient comme des gouttes  
sous une langue tendue pour les recevoir ?  
pourquoi n'as-tu pas montré la langue avec laquelle  
tu collectais la rosée pour la muette soif  
des racines arrachées ?

Et lorsque j'indiquais les pas et les crânes  
auprès de ta source :  
Lorsque je remarquais cette mer fatiguée et lasse  
auprès de ton estuaire –  
pourquoi ne m'as-tu pas permis de regarder à la dérobée au-dedans  
ton corps ?  
pourquoi ne m'as-tu pas permis de regarder à la dérobée  
au-dedans de ce corps asséché  
et de m'épouvanter de mon propre squelette ?

#### CHATS, REVES

J'arrose  
de lait  
chaud une jeune fille  
nue. J'apporte un panier  
et en extrait trois chatons.

Je les laisse la lécher,  
grimper sur son corps,  
la chatouiller avec leurs queues  
et leurs langues, la griffer  
avec leurs pattes.

Des chatons affamés m'attaquent  
dans les rêves.  
Ils se reproduisent, ils miaulent, ils me griffent,  
ils cherchent les petits tétons,  
ils appauvrissent mon lait.

#### LA FLAMME S'ÉLEVE

Au bout du compte – l'homme a besoin d'un grand  
fanal, il doit illuminer (de manière inhabituelle, terrible) –  
et l'arbre, saigner (si rien d'autre), afin qu'on ne revienne  
pas boueux, mais aussi propre que des spectres, nous  
déplaçant selon notre volonté (comme des chevrettes et des biches).

Au bout du compte – l'homme a besoin de feu, afin  
de s'assécher, il doit illuminer (de manière spectrale, comme  
une feuille fanée). Le feu est étrange et rare : il avale les  
les objets mensongers (toute une brassée), il noue le foulard  
sous la barbe de l'incendiaire, de l'homme de bois,  
de la petite tour qui s'embrase.

#### DES INSECTES ME DEVORENT

Au début je me défendais, mais  
ayant compris l'inutilité d'un tel geste  
je me mis à transpirer et paniquer  
à cause d'un destin si funeste.  
J'ai soudain pensé qu'il ne s'agissait  
que de rêve et, sans peur,  
m'abandonnais à leurs morsures.  
A l'éveil, je n'étais plus.  
Je ne ressentais plus rien.  
Si les courbures de la couche

et ces tâches sur les draps étaient les  
seuls traces tangibles de mon existence –  
alors je ne regretterai pas d'avoir  
laissé place, aussi bien dans le rêve que dans la  
réalité, à tous ce tat de coléoptères,  
de fourmis, de mouches, de mites,  
de poux, d'araignées.

### TU ES STUPEFAITE

Ta beauté fut le début de mon  
épouvante. D'aucun nommeraient cela  
du nom de *passion*, d'autre de *catastrophe*.  
Je l'acceptais et j'étais en mesure  
de tout supporter – car je t'aimais,  
car j'aspirais à goûter à tes bras : peut m'importait  
s'ils allaient m'enlacer ou m'étrangler.

Tu es, je pense, stupéfaite, de me voir  
imposer à l'élégante forme du poème  
un thème brutal.  
Je ne vais pas te mentir : je suis  
pervers et lubrique. Je souhaite certifier  
mon amour, serait-ce au prix de la mort  
de chacun de mes  
vers.

### JE VEUX TOUT OUBLIER

Que ce poème soit  
mon premier. Cette femme – la dernière.  
Que mes mains soient malhabiles. Les lettres  
et les dessins sur le mur, inconnus.  
Que ceci soit mon pain premier,  
mon œuf à la coque primordial.  
Un goût inconnu, une douleur  
à l'estomac. Que je découvre ce que je  
dois découvrir : stupéfait, puis transporté de joie.  
Que le monde me redécouvre,

et qu'un courant me baigne, à lui inconnu, toujours.

L'attrait du renouveau me chatouille  
d'impatience. Vais-je renouveler les erreurs ?  
Et maintenant, qu'est-ce qui va m'attirer,  
me rebuter ? puis-je moi aussi  
naître de nouveau, c'est-à-dire, ressusciter ?

AVEC LE SPECTRE DE LAZA KOSTIĆ,  
A Venise, en l'été 1990.

Je rencontrais  
pour la première fois  
le spectre de Laza Kostić  
à la gare ferroviaire Mestre  
de Venise. Je sortais du train  
qui poursuivait, par voie de terre,  
en direction de la France,  
lorsque soudain quelqu'un  
me tira par les cheveux.  
Je me retournais prêt à injurier  
et même à me battre  
avec l'insolent qui osait me bousculer,  
mais ce ne fut même pas  
une main de femme,  
mes Dalila, trahison et  
nuit. Une impression peut-être,  
due à l'empressement, à la fatigue  
et au long voyage.

Alors que j'attendais le train  
qui devait me conduire  
vers la cité sur l'eau  
j'étais étrangement lié à la terre  
allongé sur un large banc  
de pierre, ivre de torpeur,  
excité par la proximité de la mer  
et de cette ville dont les vagues  
baignent les piliers.  
Une dizaine de minutes plus tard

j'embarquais somnolent dans  
un wagon, rendu nerveux par les  
bagages devenus lourds,  
suite à la fatigue. Laza Kostić  
m'est apparu sous les traits du conducteur,  
dans ce train qui n'avait que deux stations -  
la première et la dernière. Au  
moment même où la terre ferme disparut,  
où l'on entendit le bruissement de l'eau  
obscur et insondable sous la locomotive,  
il m'adressa la parole, en serbe :  
- Elle n'a pas encore sombré, Venise !  
Il avait compris mon impatience.  
Il n'a pas demandé à voir mon ticket.  
C'est comme s'il avait voulu ne pas  
m'invalider une possibilité  
de retour.

J'arrivais à Venise  
peu avant minuit.  
La gare ferroviaire est  
un grand dortoir : ceux auxquels  
les chambres d'hôtels sont trop chères  
dorment à même les escaliers et les bancs  
dans des sacs et des matelas.  
Je me décidais néanmoins  
pour un quelconque hôtel mineur.  
A cette heure-ci nombre des  
portes d'hôtels vers les poignées  
desquels je tends la main sont fermées.  
Je trouve néanmoins un  
endroit décent.  
Tout y est convenable :  
le prix, la chambre spacieuse,  
la salle d'eau, le lit  
avec vue sur la place et la fontaine  
qui m'endormira  
et m'éveillera dans les jours  
qui suivent - par son murmure.

Venise ne se couche ni ne  
 se lève tôt - est la réponse  
 à mon étonnement dû au fait que  
 les commerces restent fermés  
 et les rues vides jusqu'à 9  
 heures du matin. Le monsieur  
 qui m'a dit cela en un serbe  
 parfait est vêtu de manière ancienne  
 mais distinguée - un costume  
 en étoffe précieuse et bien taillé,  
 dûment confectionné, une chemise blanche  
 et propre, empesée, un cou découvert.  
 Seuls les cheveux et les moustaches  
 sont ébouriffés. Sa prestance  
 et son regard lui donne un air de jeune homme  
 bien qu'il puisse avoir dans les  
 soixante ans. Il parcourt du regard les livres  
 en anglais et en français éparpillé sur les établis.  
 Il regrette qu'il n'y ait plus d'éditions  
 en Latin et Grec ancien :  
 sont-ce là aujourd'hui (litterarius  
 litterate), des livres inutiles ?

Je ne sais quoi répondre,  
 rendu confus par l'apparition même.  
 Il profite de mon air désorienté  
 pour me prendre sous le bras  
 et m'emmener vers la pêcherie. On traverse  
 les établis. Les odeurs de poissons et  
 de coquillages frais empreignent nos  
 cheveux et nos vêtements. On va vers le Rialto,  
 puis, traversant la place de saint Marc,  
 on atteint un café dont les arcades  
 offrent de l'ombre, des boissons rafraîchissantes  
 et les sons d'un piano et des contrebasses.  
 On commande deux cafés. Quand arrive  
 la note, le chiffre fait sursauter mon  
 partenaire qui, soit dit en passant,  
 n'a pas même touché à sa tasse :

- C'est une honte ! Des prix pareils ! Il fut un temps où il n'en allait pas ainsi.

Là, sous les sabots des chevaux  
de saint Marc et les yeux dans les yeux  
avec les lions de pierre - un tel  
plaisir a bien son prix.

Ce monsieur qui me tient compagnie  
parle beaucoup et de manière incohérente. Il ne  
se confie pas, tout au plus me met-il en  
garde contre certaines choses et événements.  
Ce qu'il me fait savoir provient d'un autre  
monde. Tout un siècle nous sépare et néanmoins  
nous unit d'une merveilleuse manière. Je l'écoute  
comme on feuilletterait un dictionnaire au langage  
quelque peu archaïque, empli de néologismes,  
de calembours et de subterfuges / refuges insensés :

Attraites, minces et adroites...  
Paradisiques Israélites...  
... Si je pouvais dérober  
une de vos tresses nattées  
fruit de mes désirs enfouis !  
La moissonner de mes mains  
et la porter à mon sein  
qu'elle apaise mes envies !...

Je le reconnais maintenant et  
comprend ce qu'il me chante (car il ne parle pas,  
comme je le supposais). En une autre situation,  
en un autre endroit, j'aurais eu peur -  
je me serais enfui ou n'aurais pas accepté  
de reconnaître en lui un esprit, mais à Venise,  
qui toute est irréelle, un grand spectre  
où chaque visage est suivi d'une ombre, de même  
que chaque partie lumineuse possède sa part d'ombre,  
ce genre de découverte me fit plaisir.

La légende biblique sur les lèvres  
de Laza Kostić a été, cet été-là,  
également mon sort, ma destinée.  
Surpris, j'étais Samson sous  
les colonnades du temple :

En prison est mis sous les fers,  
en prison le prince du peuple,  
en prison la force du peuple,  
en prison l'espoir du peuple,  
en prison son juge par Dieu offert...

L'amour est ce cachot  
auquel, séduits, nous sommes proscrits.  
Les fers sont notre haine. Les deux sont  
notre force et notre faiblesse.  
Ils promettent mais désespèrent également.  
J'ai moi-même compris que l'âme était  
une langue d'aspic qui me dupait  
par des baisers. Sans elle, je souffre grand froid  
– en sanselleisme. Elle me contente, me fait rassasié,  
mais ce lait obscur dont elle m'allait  
en de fins jets m'étouffe également. Car je suis un  
affamé, mais aussi un oublieux de son lait.

### ICI ET MAINTENANT

Ici et maintenant, assis dans une chambre confortable  
je ne pense plus à l'électricité, à l'argent,  
je ne fais le compte qu'avec  
moi-même (et les autres)

*là-bas* on est encore assit dans l'obscurité  
avec les factures impayées et l'hiver  
devant le seuil à l'heure des guerres (politiques)  
froides

*Ici et maintenant* l'automne cède sa place  
à l'hiver et les corneilles noires qui en croassant s'assemblent  
sur ma terrasse sont ma seule (de mauvais augures)

compagnie alors qu'à travers la fenêtre je regarde les arbres  
du parc et les couleurs qui crépitent avant de s'éteindre.  
je sais que *là-bas* aussi les feuilles se fanent et tombent  
qu'on les amasse et brûle devant les maisons  
et que les enfants crient lorsque la fumée se met à leur piquer  
les yeux puis s'enfuient lorsque soudain s'embrase  
l'amas crépitant mais ils ne partent pas loin  
ils reviennent à nouveau rejoindre leurs foyers  
parentaux.

*31 octobre 2000 Lod*

### LAISSE-MOI PASSER

Dame  
aux hanches larges  
et aux seins desséchés  
qui vous êtes coincé  
dans la rue la plus étroite de la ville  
laissez-moi passer  
auprès du temple de Jupiter  
entre nos deux graphies du mot histoire  
il y a plus qu'une lettre  
laissez-moi passer entre  
l'écriture latine  
l'histoire de Rome  
la tragédie balkanique et  
la Croatie autochtone  
jusqu'à la rive et la mer  
qui elle demeure identique  
et ne tient compte des navires qui ont sombrés  
des marins des pêcheurs des nageurs

engagez-vous vers l'église de Saint Dujó  
adresser une prière à votre saint protecteur  
et laissez-moi passer à travers le palais  
nous pour pleurer mais pour me repaître seul  
de ce que je suis de ce que je parle et écris  
bien que serrés dans cette même ruelle  
nous pouvons nous entrecroiser

sans que je vous touche  
 sans que vous m'empêchiez  
 dans mon effort de passer  
 une fois de plus  
 ici non à travers l'histoire – hystérie  
 mais à travers une promenade quotidienne  
 pour boire un café au lait très sucré  
 afin d'apaiser au plus possible l'aigreur

*Split, 22 septembre 2003*

### LÀ-BAS, ET DE LÀ-BAS

Au début on n'a qu'une idée en tête : partir, fuir !  
 Puis il y a cette idée du retour, même pénitentiel.  
 Le plus souvent, quand on part,  
 On ne sait pas où l'on va, même si on a  
 Des projets, des points de chute.  
 Il en va différemment du retour :  
 Il est clair qu'on veut revenir dans sa propre demeure,  
 Dans la terre natale de sa langue.  
 Si le départ est signe de réussite,  
 Alors le retour est une sorte de défaite.  
 Il n'est pas égal si le rapatrié  
 Est vainqueur ou vaincu : s'il revient afin  
 De vivre mieux, différemment, ou simplement  
 Pour mourir, paisible, déjà bien fatigué  
 De ces départs, dans un cercle de familiers,  
 Parmi les siens.  
 Le départ peut n'être qu'un voyage – en train,  
 En avion, en bateau... Avec des arrêts  
 Plus ou moins longs.  
 On revient par la pensée, par le rêve, par les souvenirs,  
 Bien plus fréquemment avant le vrai retour.  
 Et celui-là, est-il l'unique, le dernier ?  
 Un choix, ou l'impossibilité de choix ?  
 Parfois il s'agit d'un souhait posthume,  
 D'un vœu, d'une obstination, ou de tout à fait  
 Autre chose...  
 Quand on part, on pense aussi au retour.

Chaque départ est chargé de l'idée de retour.  
Celui-ci est l'unique et le dernier.  
Le départ ressemble à un voyage.  
Il est comme la vie : incertaine, mais aussi excitante.  
Le retour ressemble à la mort.

*ESCAPISME, ELEGIE*

Andrić s'est réfugié sous un pont, sur la Drina.

Boulgakov, tel un chat, demeure sur les toits et dans les caves de Moscou.

Cvetajeva, Marina, est *une tendre apparition*, telle à un ange.

Ćorović Vladimir et Svetozar, les frères, ont vu plus que Vidaković et Vidojević : l'un le passé, l'autre l'actualité de la Bosnie et de l'Herzégovine. Quant au futur, adressez-vous à Ćorkan.

Georg Trakl, morphinomane, s'est enfui, en profondeur, dans le rêve.

De Dučić, l'âme a quitté le corps, mais pas la terre : elle végète parmi les feuilles d'herbes dans les alentours de Trebinje.

Eliot est une corde, T. S. un archet. Nous écoutons actuellement le *Cinquième quartet*, en ré mineur.

Étrange poétesse que cette M. Čudina.

- Tu as lu ses livres ?
- Je les garde tels des enchantements.
- Et as-tu lu Aïgy, le Tchouvache ?

Franz Kafka. Voir sous K.

Georges Bataille s'est travesti en Georgine, du *Bleu du ciel*. Sa lecture le trahit : *Sur Nietzsche*.

Gyorg Konràd aurait pu devenir Georg/e, George ou Đorđe, mais il est resté Gyorgy, un juif hongrois.

István Domonkos de Zmajevó, mon voisinage s'est, en *mordant le mur à pleines dents*, esquivé par la fenêtre... Il s'esquive encore.

James Joyce ? Serait-ce ce vagabond au dépotoir de Dublin ?

Joseph Brodsky est depuis cinq ans déjà un petit bateau, une barque, une gondole vénitienne.

K. est le gardien du château de Karlstein, mais on peut aussi le rencontrer devant les portes de Kokoržina, Konopište et Krživoklata, ainsi que celles d'autres châteaux tchèques.

Kostić Laza dont je rencontrai l'esprit en l'été 1990, dans la ville sur l'eau, là où chaque visage est suivi d'une ombre réelle, épouvantable.

Lechoń Jan a fait son nid sur le faite d'un building de New York : 353 West 57 Street. Une de ses plumes s'est posée jusqu'au Laskach natal, près de Warszawa.

Lvov (Львов, Лоллий Иванович), poète méconnu de l'émigration russe a échangé les quatre huit de sa biographie (né en 1888 – mort en 1968), pour un ∞, de sorte qu'il erre à présent sans fin par les villes qu'il a chanté : Paris, Munich, Florence...

Mann a traversé l'océan à plusieurs reprises avant de retrouver, au bout du compte, la paix sur sa *Montagne magique*.

Nabokov est, enfin, papillon : *Plebejus (Lysandra) Cormin Nabokov*.

New York dont les lumières ont attiré les papillons slaves et d'autres insectes divers – leur brûlant les ailes, brisant leurs pattes de manière impitoyable...

Osip Mandelstam, même après les poisons et les lames n'a eu de cesse de rêver de son reflet, évanescent, dans l'azur.

Pan Cogito (deuxième nom de Herbert) a totalement repoussé le premier. Le procès, qui a débuté en 1974, a pris fin en 1998. A la mort du poète triomphait son Double.

Pound s'est libéré de sa cage d'acier et est revenu en Italie. Il est de nouveau sur la place saint Marc tel un grand lion de pierre.

Rainer Maria Rilke n'est pas un étendard sur le donjon de Duino mais une fenêtre, ouverte, où se précipitent et d'où s'élancent les oiseaux. *La mort est tout un amas de rimes nouvelles!?* Elles surgissent du Rhône et sous les eaux nagent.

Schultz Bruno vient de sortir de *Sous la clepsydre* et d'entrer dans *Les boutiques de cannelle*. «Qu'est-ce que ce charlatan fait là-bas ?», demande le Père, en montrant du doigt un mannequin chauve dans la vitrine.

Trois noyés serbes majeurs : Šantić, noyé dans la tristesse de Mostar ; Dis, une *âme noyée* dans la mer ionienne ; et Milutin Bojić, noyé dans le poème « Le cimetière bleu » : *requiem... sur les eaux saintes* également pour ces trois-là !

Ungaretti : *Un grido e paesaggi (un manifeste et un paysage)*. Des mots seuls – l'air, la terre, l'eau. *Niente!*

Wisława Szymborska, telle une holothurie, s'est fendu en deux face au danger : la foule a déjà dévoré une partie tandis que l'autre, repliée sur elle-même, se protège.

Zabolotsky peut à tout instant apparaître de l'autre côté du miroir.

28 octobre 2001.